

15 Centimes

DEUXIÈME ANNÉE. - N° 12

Samedi 7 Février 1914

Le Bonnet Rouge

DISTINGO

« Les Mineurs ont décidé la grève générale pour le 1^{er} Mars. »

(LES JOURNAUX.)

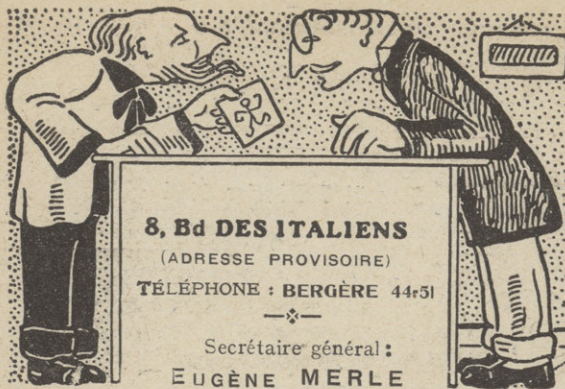


G. Delaw

— Tu nous avais promis le Paradis sur terre !...

— Pardon !... j'ai dit " sur terre ", je n'ai pas dit " sous terre " !...

(Dessin de G. DELAW.)



RÉDACTEUR EN CHEF:
MIGUEL ALMEREYDA

Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis



8, Bd DES ITALIENS
(ADRESSE PROVISoire)
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51
—*—
Secrétaire général :
EUGÈNE MERLE

ABONNEMENTS :
France et Colonies :
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50
Union Postale :
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50
—*—
Administrateur :
PAUL RAOULT

BON-PRIME DE VINGT FRANCS

Aux Lecteurs du "BONNET ROUGE"

Donnant droit à une Police d'Assurance sur la Vie, libérée du droit d'entrée Vie de 4 fr. 50, de 3 mensualités de 5 fr., plus 0,50 pour frais, soit 20 fr.

Remplir lisiblement la formule ci-après pour profiter de ces avantages exceptionnels, et l'adresser à la
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE D'ASSURANCES MUTUELLES SUR LA VIE, 27 boulevard des Italiens, Paris

ADHÉSION

Je, soussigné (nom et prénoms)

Adresse :

Né le

, à

..... Département

désire souscrire une police d'assurance à la Société Générale Française d'Assurances Mutuelles sur la Vie, dont le siège est à Paris, 27, boulevard des Italiens, sur laquelle le présent bon tient lieu du versement du droit d'entrée, des frais et de trois mensualités de 5 francs, soit 20 francs.

Payable à raison de (1) : 5 francs par mois ; 15 francs par trimestre ; 30 francs par semestre ; 60 francs par an, pendant 15 ans.

Remboursable (1) : en 19 ans (Police B.) ; en 20 ans (Police B.) ; en 15 ans (Police C.).

Je désire, en outre, souscrire à la contre-assurance et désigne comme bénéficiaire, en cas de décès, M..... (2).

....., le

SIGNATURE :

(1) Biffer les modes de paiement ou durée de l'assurance qui ne seraient pas à la convenance de l'adhérent.

(2) Biffer cette formule si l'on renonce à la contre-assurance.

N. B. — Si le bénéficiaire n'est pas désigné, la contre-assurance sera faite au profit des ayants-droit de l'assuré.

La Société Générale Française

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

CONSTITUE UN CAPITAL

permettant d'assurer à tous un Patrimoine, une Dot, une Retraite

REMBOURSE EN CAS DE DÉCÈS

comme Minimum probable l'équivalent des Cotisations versées

ASSURE une protection efficace à la Famille

L'Association en cas de décès de l'année 1912 a donné 456 fr. 16 pour 100 fr. contre-assurés ("Journal Officiel des 9 et 13 avril 1915")

L'ACTIF DE LA SOCIÉTÉ est déposé à la BANQUE DE FRANCE

ARTICLES DE FÊTES

Coiffures :: Garnets de Bal

Insignes :: Erassards

Costumes :: Travestis

==== COTILLONS ====

DROUAULT

323, rue Saint-Martin

TÉLÉPHONE : ARCH. 24-92

Catalogue illustré sur demande

E. MEZIDON
146, Rue de Rivoli, 146, PARIS
Manufacture d'appareils pour l'usage intime des 2 sexes
Envoi gratuit du Catalogue sous pli cacheté
EXPÉDITIONS SANS MARQUE EXTERIEURE

Téléph. 215-12
SOYONS PRUDENTS

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 45 cent. EN PLUS. M^{me} L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

SITUATION lucrative, indépendante à toute personne active, honorable. S'adresser à la Société générale française, 27, boulevard des Italiens, Paris.

LES ATELIERS TALMA, 16, rue Duphot

La Maison H. M. Talma, de création récente, attire une clientèle d'élite par ses nouvelles applications et son goût dans l'art photographique.

Un jardin privé permet de photographier les enfants en plein air. Il est donc évident qu'en faisant leur image instantanément, les poses sont plus gracieuses et plus naturelles.

Pour les bébés, Talma s'est appliqué à avoir un salon de pose très bien éclairé et parfaitement chauffé. Ce salon au rez-de-chaussée, a une agréable vue sur le jardin.

Une entrée particulière pour le jardin est exclusivement réservée aux automobilistes, amazones et cavaliers, qui, revenant de leur promenade au Bois, pourront se faire photographier loin des regards indiscrets.

Tous les progrès et tous les perfectionnements complétés par une capacité artistique sans rivale, sont le meilleur garant du succès complet de ce nouveau disciple de Daguerre.

L'OPINION DE LA FRANC-MAÇONNERIE ALLEMANDE

Conversation avec M. Gaston Weil

Vénérable de la Loge "La Fidélité"

— Je ne crois pas, nous dit M. Weil, commettre une indiscretion en vous faisant connaître l'écho qu'a trouvé par delà le Rhin notre campagne. J'ai, au contraire, le sentiment d'accomplir un devoir, car on ne dira jamais trop, en réponse aux mensonges de nos patriotes d'affaires intéressés à représenter les Allemands comme absolument et unanimement réfractaires à toute idée de rapprochement, qu'il y a chez nos voisins un courant d'opinion au moins égal à celui que nous pouvons enregistrer chez nous. Tenez, voulez-vous prendre connaissance de cette revue ?...

La revue que me tend M. Weil est le *Bulletin du Bureau International de relations maçonniques*. Elle paraît chaque trimestre en français, en allemand, en anglais, en espagnol, en italien, en espéranto, et est expédiée aux franc-maçonneries de la terre entière.

— Lisez, me dit M. Weil... Une manifestation en faveur du rapprochement franco-allemand. Le 18 octobre, la Loge Goethe de Paris...

— La loge Goethe ?

— C'est la Loge qui groupe les maçons allemands habitant Paris.

Je poursuis la lecture : ... la Loge Goethe de Paris avait organisé une tenue extraordinaire qui a eu un énorme succès. Le Fr. Kraft de Dresde, ancien vénérable de la Loge « An Erwin's Dom », de Strasbourg, démontra combien l'Allemagne et la France sont liées l'une à l'autre, aussi bien au point de vue économique que politique. Il exposa les erreurs et les mensonges de la presse pangermaniste et chauviniste. Il termina en affirmant que l'Allemagne et la France ont tant de points de contact qu'un jour viendra où elles devront se rapprocher et s'unir. Dès que cette union sera faite, le matériel de guerre sera nécessairement diminué et une partie importante des sommes énormes consacrées aux armements pourra être employée à des choses utiles.

— Hé ! mais il est très bien votre Allemand !...

— Poursuivez : vous verrez qu'il est fait mention d'une opinion plus autorisée encore, celle du Fr. Blind, un Alsacien-Lorrain, un de ceux que notre grande presse nous dit vouloir une nouvelle guerre franco-allemande pour redevenir Français.

Je poursuis : ... « Le Fr. Blind, de Strasbourg, affirme que les habitants de l'Alsace-Lorraine sont prêts à servir de pont entre la France et l'Allemagne. Ils connaissent et estiment à leur juste valeur aussi bien la littérature allemande que la littérature française et sont fort bien placés pour trouver le moyen d'opérer un rapprochement. »

Les discours finis, continue le compte rendu, le Fr. Goldheim, représentant de la Grande Loge « Royal York » de Berlin, donna l'accolade fraternelle au Fr. Guinaudeau aux applaudissements enthousiastes de l'assemblée qui jura de travailler de toutes ses forces au rapprochement des deux pays.

— Remarquez, me dit M. Weil, qu'il ne s'agit point là de socialistes. MM. Kraft et Goldheim, M. Goldheim surtout, représentent en Allemagne la bourgeoisie libérale mais une bourgeoisie libérale infiniment moins audacieuse au point de vue intellectuel que notre bourgeoisie républicaine.

— Cela ne donne que plus de poids à leur intervention.

— Ne dites pas ça à la *Libre Parole*. Elle dirait que ce sont de sales juifs, attachés à l'espionnage prussien !...

— Ne le disons pas davantage à nos doctrinaires guesdistes, syndicalistes et anarchistes. Pour ceux-là votre Kraft et votre Goldheim seraient d'infâmes canailles chargés par le « Grand Comité Occulte International » de mettre la main sur tout mouvement d'avant-garde pour le fausser et le détruire.

— Risum teneatis !

— Amen. Mais l'initiative de « La Fidélité » n'a-t-elle pas eu une répercussion en Allemagne ?

— D'abord, l'éditeur de la première de nos conférences sur le rapprochement franco-allemand a reçu d'Allemagne un grand nombre de demandes de brochures. Mais j'ai eu mieux. Il y a trois semaines, j'ai reçu d'un maçon de Colmar — encore un annexé ! — une lettre m'informant qu'il avait traduit cette conférence et que, d'accord avec le Vénérable de sa Loge, il sollicitait de nous l'autorisation de l'éditer en allemand pour être envoyée à toutes les Loges de l'Empire. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons accepté d'enthousiasme. A mon avis, le mouvement est bien parti... au prochain Convent, en septembre, la question sera débattue... Sans doute aurons-nous à lutter longtemps encore : nous lutterons, car nous avons pour nous... »

Et M. Weil qui, à 30 ans, garde l'enthousiasme de l'adolescence, parle avec passion de la grande œuvre à laquelle ses frères en maçonnerie et lui se sont attachés.

Je ne l'écoute que distraitement. Depuis un moment je lis le *Bulletin de relations maçonniques* où me retient l'article de fond, Rêves :

« La face du globe est complètement transformée et la terre entièrement unifiée. Aucune frontière, nulle borne de délimitation, nul poteau indicateur portant d'un côté « France » et de l'autre « Allemagne ».

« Les statues de bronze ou de marbre qui furent élevées pour perpétuer la mémoire des conquérants et des guerriers illustres des temps passés, sont tombées en fragments ou réduites en poussière. L'inscription à peine lisible qui se détache encore sur la hampe d'un drapeau est regardée comme une énigme qu'il faut déchiffrer, et nul ne peut comprendre ces mots : Sadowa, Sedan, Metz ».

« La devise « Honneur et Patrie » a été modifiée par la suppression du second terme auquel on a substitué celui de « Fraternité ». Le nouveau mot d'ordre et de ralliement n'est plus gravé sur la plaque d'un ceinturon, mais dans le cœur de tous les hommes, réconciliés pour ne former plus qu'une seule famille.

« La pensée est libre, la conscience est maîtresse d'elle-même. La Fraternité maçonnique a créé la Fraternité universelle ! »

Et je me dis à part moi que ce seul article, tiré en six langues et diffusé aux quatre coins du monde où il porte le meilleur de notre foi socialiste et libertaire : l'appel à la raison et à la fraternité des peuples, suffirait à venger la Franc-Maçonnerie, s'il en était besoin, des outrages que lui prodiguent les aigrefins de l'antisémitisme et les ânes bâtés — heureusement rares — de la Sociale !

MIGUEL ALMEREYDA

LE COUP DE POUILOF

Quand on sait que *L'Echo de Paris*, qui lança la nouvelle, *L'Eclair*, *La Liberté*, *L'Autorité*, *La Libre Parole*, pour ne citer que ceux-là, qui la reprirent à grand tapage, sont les organes officiels de Schneider en particulier et du consortium des fabricants de matériel de guerre en général, on ne peut s'empêcher de penser qu'il n'y eut en toute cette histoire qu'un adroit chantage.

La manœuvre a, d'ailleurs, parfaitement réussi. Le morceau est enlevé : les Allemands seront évincés de la combinaison et les financiers français, chauffés à blanc, lâcheront aux Russes les millions qu'ils répugnaient à leur donner.

— Ça vous gêne ?...

— Moi ?... Pas du tout !... Je trouve normal que la Russie soit avisée que la France ne doit pas être pour elle seulement une vache à lait. Ce qui me gêne, ce que je considère comme un scandale et un danger, c'est que le Creusot, par la voix de la presse nationaliste, puisse empaumer le pays quand il lui plaît et le faire marcher suivant ses intérêts du moment.

Dans le cas présent le chantage ne fut pas dangereux. Il n'en a pas toujours été ainsi, il n'en sera pas toujours ainsi.

Quand vous voyez la grande et petite presse nationaliste mener violemment campagne contre l'Allemagne, exploiter à grands cris rageurs la moindre incartade d'un sous-off. prussien ; quand vous voyez *Le Matin* entraîner la plus grosse partie de l'opinion sur cette idée que la France est fichue si on ne revient pas au service de trois ans, dites-vous bien que derrière tout cela il y a Schneider et ses affidés.

Il est à la tête d'une agence un homme à qui vous donneriez l'hostie sans confession ; il est quelque part dans Paris un littérateur qui jadis eut son heure de célébrité et qui passe dans la vie à présent ignoré et mystérieux, employant toutes les ressources de son esprit à dissimuler sous le couvert d'une existence mondaine ses ténébreux agissements.

L'un et l'autre sont les hommes de Schneider. Le premier traite la presse, le second travaille les parlementaires. Tous les deux s'acquittent à merveille de leur mission. Ils sont comme les premiers violons d'un invisible chef d'orchestre. Un signe du chef, les violons donnent le *la* et l'orchestre entier s'élève avec un accord qu'on chercherait en vain dans nos concerts les plus réputés.

Voilà le scandale, voilà le péril, car au bout de cette politique de provocation il y a la guerre.

Le remède ?

La nationalisation de la fabrication des armes de guerre.

Si nos partis de gauche avaient la volonté ferme de faire œuvre utile, cette question serait, aux élections prochaines, inscrite en tête de tous les programmes républicains. M. A.

Sous notre bonnet



Un petit complot bonapartiste

On prête à la princesse Clémentine l'intention de venir à Paris avec le petit prince. Dans ce cas les gendarmes français seraient obligés de reconduire le gosse au sein de sa nounou à la frontière.

Cette manifestation est destinée à ridiculiser le gouvernement de la République et à poser, à la veille des élections, la question de l'abrogation de la loi qui interdit le territoire français aux représentants des anciennes familles régnantes.

Le petit complot est maintenant éventé.



Amnistie !

Un dernier écho du congrès d'Amiens.

De nombreux congressistes s'étaient serrés autour d'une table d'hôtel, pour pouvoir continuer à « congresser » en dînant.

On parlait de la séance, où il avait été fort question des « socialistes indépendants ». Autrefois, on aurait dit : « des traîtres et des renégats ».

— On se demande vraiment pourquoi beaucoup d'entre eux ne sont pas là, dit Hervé.

— C'est vrai, approuva Alexandre Varenne. Pour la plupart, ils sont restés des nôtres.

Alors, quelqu'un dit (au fait, n'est-ce pas la citoyenne Varenne qui eut, la première, cette excellente idée ?)

— Si on demandait l'amnistie, pour eux ?

On se regarda. Après tout, pourquoi pas ? Bientôt tout le monde était convaincu, et l'on se préoccupait déjà des détails d'ordre pratique.

On devait poser la question le lendemain, à la dernière séance. Mais les longs débats de la commission de résolution ne permirent ni à Hervé, ni à Varenne, de proposer cette mesure opportune.

Ce sera pour le prochain congrès.



Le « parti ouvrier »

Ils sont quinze hommes, trois femmes (si l'on peut dire !) et un timon... d'Asnières.

A dix-neuf, ils partent en guerre contre « le plus méprisable et le plus criminel de tous les partis politiques » — c'est naturellement le parti radical — et contre « ses rabatteurs de la Sociale Lucullus ».

Appuyés par *Le Matin* de Bunau-Varilla, et *La Petite République*, de Maurice Dejean, ils veulent venger la morale outragée.

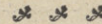
A entendre le beau vacarme que font, autour de cet incident, les deux quotidiens favoris de Briand, on pourrait croire qu'il se passe quelque chose. Il n'en est rien pourtant, et le « parti ouvrier », qui a de l'argent (d'où vient-il ? on ne le sait que trop) posera plus d'affiches qu'il n'aura d'adhérents.

La situation peut aisément se résumer : une demi-douzaine de gens à tout faire ont été exclus du parti socialiste. Ils ont réussi à convaincre le vieil Allemaire, quelque peu aigri par des déconvenues personnelles, de leur parfaite innocence. Leurs intentions

étaient pures, et leurs revenus aussi. Cependant le contraire étant formellement prouvé, ils n'osèrent pas se rendre à Amiens, où leur exclusion fut ratifiée par l'unanimité des congressistes.

Ceux que gêne la reconstitution évidente du bloc songèrent à utiliser mieux ces concours imprévus qui s'offraient. Il importe quand même de retrouver une majorité « nationale ». On a donc lancé le « parti ouvrier », pour faire une diversion.

Le procédé est classique : il l'est même trop. Et les hommes généreux qui veillent sur les dissidents et leur fournissent les munitions indispensables risquent fort d'en être pour leurs frais.

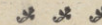


Espoir évanoui

Nous avons dit que le capitaine Viet, secrétaire particulier de M. Henry Paté, devait recevoir le quatrième galon en récompense de sa collaboration au rapport des trois ans. M. Viet exerce, depuis quelques semaines, le commandement par intérim de l'arrondissement de Caen. Il devait être promu sur place à la fin de décembre.

Or, M. Viet qui a consenti à quitter Paris, dans la quasi-certitude d'un avancement prochain, continue à subir les angoisses de l'attente. Nul doute que M. Etienne ne l'eût nommé, selon la promesse faite à M. Paté. Mais la faveur a paru excessive à M. Noulens, et le capitaine a été prié d'attendre.

Certains prétendent que le ministère Doumergue n'a apporté aucun changement à la politique de ce pays. Le capitaine Viet n'est nullement de cet avis.



La manière forte

Comme tous les grands capitaines, M. Delanney, préfet de la Seine, est sujet à des violences terribles, et nul n'est à l'abri de ses colères.

Il y a deux ans, c'étaient quelques grands chefs qu'il débarquait parce qu'ils étaient trop vieux et un peu badernes ; la semaine dernière ce fut un simple garçon de bureau qui, comme Mirabeau, apprit à ses dépens qu'il n'y a pas loin du Capitole à la Roche Tarpéienne.

M. le Préfet réclama de l'eau chaude. Le préposé à ce service lui en apporta qui n'était pas à la température souhaitée : trop chaude ou trop froide ? Mystère ! Cruelle énigme !

Toujours est-il que M. Delanney, furieux, traita son garçon d'imbécile, lui enjoignit de fuir le camp et de ne plus se remonter sinon... Les foudres de l'administration pesaient sur sa tête !

Ce ne fut pas tout. Appelant son majordome M. le Préfet lui tint à peu près ce langage :

— Si dans dix minutes je revois encore la figure de cet idiot, je vous bazarde tous !

Le malheureux fut *illico* renvoyé au service du Matériel où il reprendra la blouse d'homme de peine et la hotte de porteur d'imprimés.

C'est égal, depuis quinze ans qu'il était si tranquille et si bien embusqué, il va la trouver saumâtre.

Le remplaçant, pour ne pas s'exposer aux foudres préfectorales, a acheté immédiatement un thermomètre et il n'apportera de l'eau au maître que quand il se sera assuré de la température exacte de l'une et de l'autre.

A ce propos, puisque M. le Préfet est féministe, ne pourrait-il remplacer par des dames quelques-uns de ces garçons ? Il ne doit pas ignorer (qu'il demande plutôt à M. Lemarchand !) que le doigté des dames est plus habile que celui des hommes et pour les questions d'eau chaude, il n'y aurait plus d'erreur possible.



Comment on nous empoisonne Le Conseil municipal vient de doter les Parisiens d'un singulier cadeau.

Par une récente délibération de l'assemblée communale, la Société du Gaz a été autorisée à construire des appareils propres à la fabrication du gaz d'éclairage dit « gaz à l'eau », pour ce dernier être mélangé au carbure ordinaire, dans la proportion de onze pour cent d'oxyde de carbone. Dans la pratique, ce pourcentage sera certainement doublé, en sorte que la moindre fuite dans les appartements et logements deviendra mortelle, l'oxyde de carbone constituant un agent d'asphyxie incomparable.

Quand ce ne sera pas l'intoxication brusque qui étendra les Parisiens à la gorge, des malaises inexplicables les retiendront au logis où ils achèveront de dépérir, car on sait que les canalisations et les robinets laissent toujours suinter un peu de gaz.

Mais, grâce au poison qui va nous être servi à petits coups par la régie intéressée — oh combien ! — le budget de la Ville réalisera, à ce qu'il paraît, une économie de deux millions et demi. Grand merci !

Parisiens, boycottons la Compagnie du Gaz, qui nous empoisonne... et nous vole, car, par surcroît, la flamme de l'oxyde de carbone, moins calorifique, n'a pas non plus le même pouvoir éclairant que les hydrogènes carbonés ordinaires.



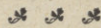
Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée Depuis la mort de Jules Claretie, la direction littéraire du *Journal* est vacante et plusieurs candidats la briguent en ce moment. M. Letellier, qui veut un digne successeur à l'administrateur de la Comédie-Française, réserve sa décision.

Parmi les candidats, trois se sont déjà désistés : M. Paul Reboux, qui part à Taïti, a refusé de continuer à occuper le poste actuellement vacant ; M. Abel Hermant et M. Marcel Prévost ont décliné l'offre du *Journal*, invoquant qu'ils tenaient la même place, le premier au *Temps*, le second à la *Revue de Paris*.

Deux autres littérateurs ont été pressentis : MM. Henri Lavedan et Maurice Donnay, tandis qu'un troisième s'est délibérément proposé : c'est M. Binet-Valmer.

Et M. Henri Letellier est perplexe. Non pas qu'il songe à établir un parallèle entre les qualités et le passé littéraires des deux académiciens, d'une part, et de M. Binet-Valmer, d'autre part, mais ce dernier apporte, paraît-il, des arguments irrésistibles. Ne parle-t-on pas de plusieurs centaines de mille francs !

Une personne haut placée dans l'Administration du quotidien dont il s'agit, assure à qui veut l'entendre que M. Binet-Valmer a toutes les chances de l'emporter sur ses deux talentueux concurrents !



Un journal séditieux Le *Porte-Voix* était jusqu'à ces temps derniers une feuille inoffensive que dirigeait M. Guibon, capitaine en retraite.

Le capitaine Guibon ayant cédé la direction, l'allure du journal changea totalement, et une lettre de protestation adressée au *Porte-Voix* par l'ancien directeur ne fut pas insérée.

Les passages suivants avaient particulièrement excité l'indignation du capitaine Guibon :

Après le vote de la Chambre, il ne nous reste plus qu'à protester, et user de la manière forte ; il faut organiser une sorte de sabotage du recrutement des officiers.

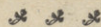
Faites des économies, lésinez, toutes les larmes de vos femmes, toutes les gouttes de votre sang ne sauraient payer.

La catastrophe approche, l'émeute gronde.

Luttons sans merci, les armes sont à la portée de notre main, le pays marquera les coups.

Il nous a paru intéressant de rechercher quel pouvait être l'actuel directeur du *Porte-Voix*. Nous avons appris que le capitaine Guibon avait cédé son journal à un lieutenant démissionnaire, propre neveu du commandant Driant. Le lieutenant est mort il y a quatre mois, et le commandant cumule maintenant la direction du *Porte-Voix* et du *Bulletin de la Ligue militaire*.

Il n'était pas mauvais de montrer qu'à l'occasion le fougereux député de Nancy pratique le sabotage du commandement et excite à l'insurrection de l'armée.



Le dégueulophone Peu de mortels ont le redoutable honneur de parler face à face avec le grand Jaracaca. Même, le fidèle M. Pathé n'est pas admis à entendre la voix d'or. Pourtant M. Pathé est son secrétaire très chéri (Il est Suisse) : M. Bunau-Varilla nationaliste n'aime pas beaucoup les Français. Il n'importe.

C'est par le moyen d'une sorte de phonographe, le dégueulophone, que Celui qui Peut Tout transmet ses ordres à celui qui ne peut rien.

Chaque soir, avant de se reposer d'une journée bien remplie, le Maître de la Maison Rouge et de la République troisième vomit dans un entonnoir de celluloid l'expression de ses impérieuses volontés :

« Diminuer les rédacteurs de son journal, en mettre sept ou huit à la porte, faire enquêter à la Bourse sur le monopole des blés, demander trente loges à l'Opéra, envoyer une fourrure à Mlle Y, reprendre l'Alsace et la Lorraine ! »

Sous sa terrible parole le rouleau enregistreur s'émeut. Le lendemain, le fidèle M. Pathé, à genoux, tourne la manivelle du dégueulophone comme il toucherait le saint Sacrement et recueille avec piété les ordres nazifiés. Puis il téléphone aux quatre coins de Paris les injections ailées du maître :

— Allô ! c'est vous, Abric ? Le service politique du *Matin* ?

« Allô ! grand dîner, ce soir, chez le patron. Se mettre en habit. Il lui faut trois ministres... »

— J'en aurai deux, avec un sous-secrétaire d'Etat !

— Non ! point de sous-secrétaire ! On s'en fout. Trois ministres, vous dis-je !



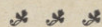
Générosité municipale Quand elle s'y met, cette bonne fille, ce n'est pas comme on dit pour des prunes et les héritières de Ferdinand Pelez qui vont palper soixante mille francs pour quatre croûtes de feu leur frère en savent quelque chose.

Mais n'apprenons-nous pas aujourd'hui qu'au rebours de l'ineffable Dujardin-Beaumetz qui achetait à tour de bras et ne payait pas, elle paye, elle, et ne reçoit pas.

C'est ainsi qu'un sculpteur du nom de Pallez se vit commander naguère (à la suite de quels formidables pistons !) une statue de *Némésis* pour la somme coquette de dix-huit mille francs.

Pour l'exécution en marbre du modèle en plâtre, des avances se montant à quinze mille francs furent versées au sculpteur qui les mangea consciencieusement, oubliant de payer le praticien, lequel naturellement refuse de se dessaisir de la statue avant règlement complet.

Ce qui fait que la *Némésis* en marbre est toujours à Carrare, M. Pallez... dans la dèche et la bonne ville de Paris bien ennuyée.



L'expérience du docteur Lorde L'expérience du Dr Lorde paraît être surtout celle des auteurs Cyril-Berger, désireux de lancer le roman-feuilleton publicité.

En effet, dans le roman que publie notre consœur l'*Humanité*, il est question : du cigare Henry Clay, du Bec Auer, des coupures de l'Argus, de l'automobile Gobron, du revolver Smith et Wesson (4 citations), du coffre-fort Fichet, du Carlton Hotel, du Colisée Music-Hall, etc. etc.

Tentée dans un journal socialiste l'expérience est assez pitoyable et présente une originalité dont est dépourvu le plan même du roman tiré de l'ouvrage de Maurice Renard : *Le Dr Lerne, sous Dieu*.

Au fond peut-être n'y a-t-il là qu'un souci exagéré de réalisme. En ce cas, MM. Cyril-Berger font les jaunes. La publicité, ça se paie !



LE RETOUR DE THÉOPHILE

AIR :

C'est un oiseau qui vient de France.

I

Quand Delcassé, le « m'as-tu cru »,
Partit pour esbaubir le monde
— Son monde à lui, bien entendu —
Notre allégresse fut profonde...
Nous disions : « Sacré p'tit tabou !
« Là-bas, quell'farouche énergie !
« Au nom sacré de la Patrie,
« Il va pouvoir tirer son... knout ! »

Refrain :

Hélas ! notre joie est finie !
Théophile a quitté le tsar !
Saluons de notre étendard (*bis*)
Le damoiseau qui r'vient d'Russie !

II

Les poches pleines... de succès,
Il rentre, l'âme satisfaite !
Dans les grands magasins français,
La chaussette russe est tout en fête...
La sald' russe, aux tons aigris,
Bredouille un hymne avec astuce...
Et clamant que la lutte... est russe,
Carpentier mêm' pousse des cris !

Refrain :

Triumph' de la diplomatie !
Théophile est le dieu du jour...
Saluons de notre tambour (*bis*)
Le damoiseau qui r'vient d'Russie !

III

Si vous parlez de Poutilof,
Le damoiseau pince sa lèvre...
« Quel lièvre ! dit-il... Mer d'Azof !
« Il n'est pas loin du Krupp au lièvre !...
« Poutilof ?? — Buvons un « canon » ! —
« Poutilof ?? — Simple fantaisie ! —
« La France est aimé' d'la Russie !
« — Je l'jur' sur Hégésipp' Simon ! »

Refrain :

C'est beau d'avoir un tel génie...
Théophile, à toi l'Panthéon !
Saluons de notre clairon (*bis*)
Le damoiseau qui r'vient d'Russie !

IV

Jusques à toi, cher Delcassé,
Daigne ex--hausser cette prière :
« Pauvre Théophil', déclassé,
« Garde — quand mêm' ! — l'allure fière !
« Si l'on t'appell' déchet d'Moscou,
« Ris donc, comme on rit en Ariège !
« Et si, par Foix, on brûl' ton siège,
« Souris encor ! ça vaut bien l'coup !

Refrain :

Les r'trait's ont tout's leur poésie...
Chacun d'nous serait enchanté
S'il pouvait être... retraité... (*bis*)
Mêm' si la r'traite était d'Russie !

LE RÉVEIL DE MARIANNE

ALFRED VARELLA.



— Quand je pense que tout ça ce n'est encore qu'à l'état de projet !...

(Dessin de VIDAILLET.)

COURTELINE

Georges Courteline vient d'arriver chez Paul, le restaurant de l'avenue Trudaine où Feydeau tient chaque soir un cours d'esprit. On a fini de diner. Courteline est ramassé sur lui-même. Sa grosse tête s'enfoncé dans ses épaules carrées. Il digère.

En face de lui, son épouse qui ne le quitte plus guère, le couve des yeux.

Mme Courteline porte ce soir-là un col marin sur un corsage bleu sombre. Elle a l'air d'un lieutenant de vaisseau légèrement moustachu qui veille sur sa mère.

Tout près de la table occupée par Georges Courteline cinq bourgeois de Paris sirotent des consommations de luxe.

Le plus proche voisin du grand humoriste examine avec curiosité, voire avec indiscrétion, le crâne formidable de l'auteur du *Train de 8 heures 47*.

C'est que le crâne du grand écrivain est une belle chose à voir.

On dirait que l'afflux des passions a soulevé cette tête formidable. Le crâne de Courteline est bosselé comme une mappemonde qui aurait été ravagée par un tremblement de terre. A droite voici la bosse du fonctionnarisme, à gauche celle du militarisme, au sommet c'est la bosse des maris malheureux.

L'une d'elle s'appelle *Les Gaietés de l'Escadron*, l'autre *Rond de cuir* la troisième *Bou-bouroche*.

Courteline a fini de digérer.

Il paie, s'engouffre dans la rue et va occuper ses deux places au Grand Guignol.

Il quitte à minuit le théâtre des horreurs.

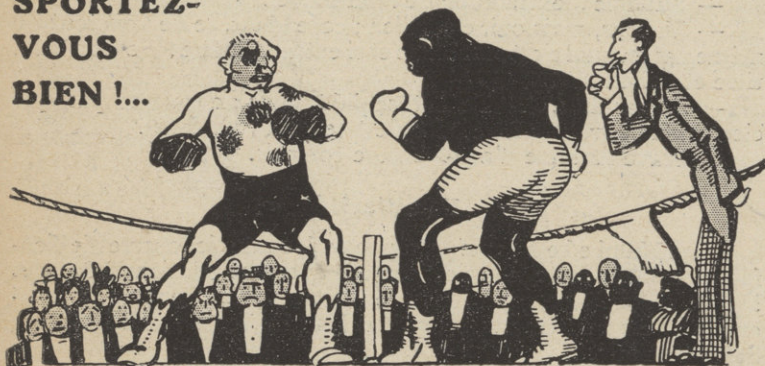


(Dessin de Bib.)

Et son cœur est gonflé de bonheur. Il a eu la joie d'assister à un drame horrible :

Un tringlot cocu qui, pour punir sa maîtresse infidèle, l'oblige à épouser un fonctionnaire imbécile...

SPORTEZ-VOUS BIEN !...



La grande Divette et le Boxeur malheureux

Elle assista une fois à un match de boxe et l'on crut alors que Jane Pierly serait acquise au noble sport.

Hélas ! cette soirée fut pour elle une soirée de tristesse.

Poggio un des boxeurs matchés après avoir eu le meilleur jus-que là sur son adversaire, fut mis knock-out, et s'écroulait pour le compte sur le ring désenchanté. Deux larmes perlèrent sur les joues de la divette, qui, à ce dénouement si brutal, n'avait pu contenir sa douleur.

Le malheureux boxeur n'était autre que son frère.

Le succès si rapide pour elle, se montrait vraiment rebelle pour lui !

Quel malheur qu'en matière pugilistique il faille posséder de très réelles qualités. M. Sapène, éminence grise du *Matin* eut lancé Poggio comme il a lancé Mlle Pierly.

Le beau-frère n'a pas de chance !

LE PETIT JEU (suite)

CAILLAUX : Le moulin à gaffer.

PEPA BONAFÉ : La planche de chahut.

MAURICE BARRÈS : Le littéraire du territoire.

DESCHANEL : Un Briand teint.

LE CITOYEN BRACKE : L'homme des tavernes.

PRUDHON : La poire entière.

LUCIEN MILLEVOYE : Le sot en hauteur.

HENRY DE JOUVENEL : La braguette magique.

Types : L'HOMME OCCUPÉ

Ne demandez jamais à V. s'il a du travail. Il vous répond inva-riablement :

— Je suis accablé d'ouvrage.

Le mieux, c'est que V. est sincère, et qu'il est convaincu d'être l'homme le plus occupé de la terre. Vous vous en voudriez de le retenir et désirez prendre congé de lui. Mais il a un mot à vous dire : les heures se passent, jusqu'au moment où V. s'écrie :

— Déjà telle heure ! et se sauve affolé.

Vous auriez presque du remords si quelque temps après, vous ne rencontriez V. en conversation inutile avec X. ou Y., qu'il quittera d'ailleurs en poussant la même exclamation. Le soir venu, V. s'écriera qu'il n'a rien fait et qu'il ne sait comment cela peut arriver.

Pourtant les journées sont pour lui toutes semblables.

Il s'agite, bavarde, s'essouffle, se noie dans un verre d'eau, et, de la meilleure foi du monde, sans avoir jamais rien fait dans la vie, mourra en disant à la mort :

— Déjà ! et moi qui ai encore tant d'ouvrage en retard !

FANNY CLAR.



Les appréhensions de M. Joseph Reinach

Couvert de fleurs par le monde « bien pensant » et officiel, notre glorieux Joseph ne devrait pas craindre les concurrents dans sa circonscription.

Pourtant il est inquiet. Il se fait chrétien : il pardonne les injures d'hier, il apaise les inimitiés d'aujourd'hui et à celles de demain il fait crédit, ce qui est une habitude ancestrale. Il est ainsi parvenu à faire décourager un candidat éventuel (radical unifié) par l'honorable M. Henri Michel, sénateur des Basses-Alpes, membre du bureau de la rue de Valois.

M. Reinach, héros de la campagne des trois ans, douterait-il de la fidélité de ses électeurs bas-alpins ?

En 1910, il leur promit naturellement de faire de Digne une station rivale d'Aix-les Bains. Il leur monta un simple bateau, pas même un bateau-lavoir comme celui du Pont-Neuf.

En revanche, M. Joseph Reinach leur fit cadeau du service de trois ans et proposa même avec M. de Montebello une aggravation, le service inégal pour tous, ce qui ne figurait pas à son programme de 1910.

M. Joseph Reinach hospitalisa la vadrouille briandiste. Il est le plus bel ornement de la Fédération. A Digne, il ne sera qu'un candidat républicain, sans reproche, sinon sans peur, voire un tantinet « radical unifié ». Il ne parlera ni d'Aristide ni de la République athénienne. Ce sont là amis et propos de boudoirs parisiens. La République ouverte à tous de M. Briand, les Provençaux seraient capables de dire que c'est une p... !

M. Joseph Reinach sera le candidat unique du Bloc, à moins que...

M. Perchot n'est-il pas sénateur des Basses-Alpes ?

Le général Toutée et M. Dalimier

M. Dalimier est condamné à voir se dresser devant lui un adversaire impitoyable, chaque fois qu'il aspirera à un honneur nouveau. Cet adversaire est M. Toutée, général et conseiller général.

L'arme fondamentale de M. Toutée est une simple lettre. On se rappelle qu'une interpellation de M. Dalimier entraîna, il y a trois ans, le départ du général Toutée, alors chef de cabinet du général Brun. Le fond de l'interpellation était insignifiant, une « engueulade » professionnelle adressée par M. Toutée à un officier du cabinet. Mais M. Dalimier satisfaisait une vengeance personnelle. Le général lui avait refusé une faveur sollicitée pour un protégé.

Si M. Toutée n'accorda pas la faveur, il garda la lettre par laquelle on lui avait demandé la faveur. Et chaque fois que M. Dalimier tentera de sortir des rangs, le général vindicatif s'avancera sur lui, pour l'assommer de son précieux document.

Probité

Lors de son départ de la Comédie-Française, M. Jules Truffier annonça avec éclat, dans la presse et ailleurs, qu'il démissionnait pour se consacrer uniquement à l'art. Il profita de cette circonstance pour partir en guerre contre les comédiens qui ne considèrent leur art que comme un moyen de gagner beaucoup d'or.

Cependant, quoique ne jouant plus chez Molière, M. Truffier n'en continua pas moins à professer au Conservatoire (cours publics) et à son domicile (cours privés).

Il arriva qu'une débutante qui, depuis trente jours, recevait du maître des leçons particulières, voulut lui verser le montant des cours du mois écoulé.

Le maître pâlit sous l'outrage et fit exposition de ses théories les plus chères, refusant d'accepter le moindre honoraire.

La future étoile écoutait la péroraison, tout en louangeant intérieurement une telle probité, un tel désintéressement, quand le professeur, un peu adouci, termina :

Une fois pour toutes, mon enfant, ne me parlez plus d'argent... C'est ma femme qui s'occupe de ces questions-là !

Le cas du C...

Quand il eut terminé sa pièce, le jeune auteur dramatique qui signe de Rothschild conçut cette idée étrange de la faire jouer.

— On a vu des choses plus drôles, affirmait-il à son secrétaire.

— Pour sûr, opinait celui-ci.

Fort de cette idée et se trouvant avoir quelques écus en poche, à l'encontre de beaucoup de ses confrères, comme lui jeunes et comme lui débutants, il fit vadrouiller son manuscrit partout : au Français, au Vaudeville, à l'Ambigu, bref des théâtres les plus boulevardiers aux plus petites scènes de quartier.

Hélas : aucun directeur ne voulut assumer la périlleuse mission de chauffer le four !

Tel était le cas chenilleux dans lequel se trouvait M. de Rothschild. *Le Caducée* est pourtant une pièce à idées, une pièce à thèse, affirmait l'auteur. C'est contre les médecins !

Enfin, Antoine se décida.

— Un four de plus ou de moins, pensa-t-il !... Peuh !

On répète donc, à l'heure actuelle, à l'Odéon et d'ici peu nous verrons la première, une grande première, naturellement !

Le sympathique directeur du second théâtre français exposait dernièrement la chose à un journaliste :

— La pièce de Rothschild que nous répétons a pour titre : *Le Caducée* !

— Le cas du c... ! s'exclama l'autre. Une autobiographie au moins ! Epatant, admirable ! Et c'est Rothschild qui a trouvé ça ?

— Mais oui ! N'est-ce pas que c'est un beau titre ?

— Sublime ! extraordinaire ! mirifique ! génial !...

— Voyons, mais oui, c'est bien ; cependant, je ne vois tout de même pas en quoi c'est si sublime et si extraordinaire ! C'est un beau titre et voilà tout !

— Le cas du c... ! De Rothschild ! Vous ne trouvez pas que c'est sublime, vous ? Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ?

Ce brave Antoine n'a pas encore compris.

Familiarité

Mme Mulphed est dame patronnesse de toutes les œuvres de bienfaisance. De la sorte, elle s'est concilié quelques relations flatteuses à faire valoir. Elle reçoit dans ses salons la fine fleur de l'aristocratie et est invitée aux réceptions les plus fermées du faubourg Saint-Germain.

Malgré un tel nombre de références, certaines portes lui restaient obstinément closes, en raison de ce qu'elle fréquentait la synagogue et non la chapelle.

Pour vaincre ces dernières résistances, elle n'hésita et tout récemment se convertit au catholicisme, et assista avec une régularité et une constance louables à tous les offices de l'église romaine.

Comme on célébrait devant le dessinateur Forain l'ardeur religieuse de la nouvelle convertie, et qu'on demandait au maître ce qu'il en pensait :

— Cette femme-là ! Ne m'en parlez pas, ricana-t-il. Il y a trois mois, elle ne connaissait pas la Sainte-Vierge et elle l'appelle déjà Marie !

Un mot de trop

La boutique de Kaenweiler, rue Vignon, est l'asile paisible des cubistes. On peut y voir l'usage immodéré que ces peintres géométriques font du papier imprimé. Dans presque toutes leurs toiles, est représenté un journal plié.

Symbole ?... Qui sait ?..

Kaenweiler le sait-il lui ? Tout rond, jovial à l'excès, il expli-

quait l'autre jour à un amateur les illustrations de Picasso habillant les élucubrations mystifico-maboulesques de Max Jacob.

— Ça, disait-il, c'est du clair obscur...

Puis se grattant la tête avec embarras :

— Mais, est-ce que ça peut s'appeler du clair obscur ?

Hé, monsieur Kaenweiler, le deuxième mot ne suffit-il pas ?

◊ Le Pulsocum ◊

Récemment, un des plus notoires rédacteurs du *Libertaire* recevait du plus bruyant des guérisseurs (Macaura, pour ne pas le nommer) un billet de remerciement.

« Vous pouvez être assuré, disait l'honorable docteur, que je publierai très prochainement votre aimable attestation ».

Intrigué, le compagnon Pierre Martin courut chez Macaura demander des explications.

On consentit, après de longs débats, à lui montrer une lettre signée de lui et qu'accompagnait sa photographie.

« J'étais aigri, disait cette lettre. Je ne pouvais plus supporter mes amis ; et à plus forte raison mes ennemis. La société me dégoûtait, et tout le monde avec. C'est alors que j'usai de votre pulsocon. Et maintenant je vois la vie plus claire ; mes amis me retrouvent affectueux et mes adversaires courtois. C'est une véritable résurrection. »

Pierre Martin s'emporta, cria au faussaire : jamais, au grand jamais il n'avait écrit de telles choses. Et il fallut bien reconnaître, à ses façons, qu'il devait avoir raison.

Domage !...

◊ Au pas, camarade ◊

— Si nous innovions un peu, se dit M. Maginot lorsque les casernes de l'Est, désormais bien chauffées et confortables, lui eurent laissé quelque loisir.

Par exemple, jusqu'alors, on envoyait un émissaire porter aux journalistes qui « font les ministères » les communications intéressantes. Les journalistes sont gens de peu : ils peuvent bien se déranger.

Et il fit mander un de nos confrères d'une agence parisienne pour lui donner ses instructions.

— Dites au sous-secrétaire d'Etat, riposta l'autre sans broncher que la distance qui le sépare de moi est la même que celle qui me sépare de lui.

M. Maginot comprit et, guerrier vaincu par la tradition, s'inclina.

◊ Un aveu du général Picquart ◊

Le général Picquart s'était rencontré, quelques semaines avant sa mort, avec le général Sarrail, commandant du 8^e corps d'armée.

A l'issue de l'entretien, l'ancien ministre déclara à son interlocuteur, en manière de conclusion :

— *Au gouvernement, je me suis trompé de bout en bout. Vous, vous êtes resté dans le vrai.*

Aveu tardif et suggestif !

◊ La confiance règne ◊

M. Jos. Hessèle, l'expert bien connu, visitait la galerie d'un de ses amis. Tout à coup, il tomba en arrêt devant une terre-cuite de Rodin.

— Oh ! la belle pièce ! s'écria-t-il en la palpant.

La conversation ainsi amorcée, M. Hessèle obtint de son ami la permission d'emporter la terre-cuite. Il promettait de la vendre dans de bonnes conditions. Il laissa un reçu.

A quelque temps de là, le légitime possesseur de l'objet d'art fut appelé au téléphone par M. Hessèle.

— Ah ! quelles histoires vous allez me faire avoir ! s'écriait M. Hessèle, au bout du fil. Votre terre cuite est fausse. Rodin l'a vue. Vous le connaissez, il va nous poursuivre.

— ...

— Rendez-moi le reçu que je vous ai donné ! je vais briser cette maudite terre-cuite. Et n'en parlons plus.

— Brisez, brisez, répondit l'autre, après quelques instants de réflexion. Mais envoyez m'en un petit morceau et je vous rendrai votre reçu.

Vexé, M. Hessèle renvoya la terre-cuite... intacte.

◊ Les chastes annonces de la Maison Rouge ◊

La Maison Rouge n'est point la maison Letellier, monsieur ! Et le *Matin* aurait horreur de faire de la réclame, même payée, aux maisons Tellier.

Un amateur, désirant vendre quelques pièces de sa galerie, s'en fut trouver le préposé aux annonces de la Maison Rouge.

Un collectionneur propose, à bon compte, tableaux impressionnistes. L'employé lut attentivement et relut en pesant chaque mot, la bénigne annonce...

— N'acceptons pas, proféra-t-il tout à coup.

— Mais, pourquoi donc, je vous prie ?

— Allons, allons, ne faites point l'innocent. Tableaux impressionnistes, tableaux impressionnants, tableaux vivants... Adressez-vous rue Richelieu.

— Mais...

— Je vous répète que nous n'acceptons point cette sorte d'annonces.

L'amateur en restera baba jusqu'à la fin de ses jours.

◊ Jonas dans la baleine ◊

Cette grosse (ô, très grosse) directrice d'une revue au titre grec, est justement renommée pour son ardeur à servir la littérature et, aussi pour ses ardeurs tardives dont les jeunes poètes, surtout, pourraient, en foule, témoigner.

Un jeune Hélicien conçut un jour le projet d'aller proposer des vers à l'importante directrice. Des amis l'accompagnèrent. Et le jeune poète, seul, fut introduit dans le bureau directorial.

— Madame la baronne, je viens vous proposer...

La chose fut entendue quand il eut fait sa chose — comme on dit dans les *Mille et une Nuits*.

— Hé bien ? lui dirent ses amis, en descendant l'escalier.

— ...

— Hé bien ? Joseph ?

— Non, répondit le jeune poète, visiblement désappointé... Dites plutôt... Jonas. Dieu, qu'elle est vaste !

◊ Le précoce amant de cœur ◊

Harpignies, le maître paysagiste, s'est fait à juste titre une réputation de Vert-Galant. Et bien qu'ayant atteint et dépassé la 95^e année de son âge, il prétend ne point renoncer encore à la bouteille, non plus qu'aux belles.

Il y a un an à peine, Harpignies passait, en compagnie d'un ami, sous la fenêtre d'une petite dame qu'il ne cachait point être sa maîtresse.

— Vous ne montez point, cher ami ? Il ne faut pas que je vous gêne...

— Non, non, répondit Harpignies. Je ne veux pas la déranger aujourd'hui. Vous comprenez... elle est avec son vieux...

PARLEZ AU CONCIERGE



— La Fédération des gauches ?
— A droite.

(Dessin de VALÉRY MULLER.)



LE CAFÉ

(Dessin de JEL.)

◊ Célimène vaincue ◊

Au déjeuner de la semaine dernière où l'on honora, devant M. Jacquier qui souriait jaune, le précédent surintendant des Beaux-Arts...

... Champagne, discours. Les orateurs prennent la parole et chacun d'eux, tel le Briquemolle de la chanson célèbre, dit la même chose que son voisin. M. Robert de Flers prononce les mêmes mots que M. Viviani et M. Léon Bérard un discours semblable à celui du collaborateur fidèle de M. Caillavet... Mlle Cécile Sorel, que le cinéma vient de taquiner, ne semble point satisfaite. Elle voudrait entendre deux autres parlementaires... Elle fronce le sourcil, elle hésite... Puis saisissant un crayon, elle écrit au dos d'un menu : QUE SEMBAT ET BONCOUR PARLENT ! et signe cet ordre.

— Voilà ! fait-elle, en remettant le décret à son vis-à-vis. Veuillez porter ceci à la table d'honneur !

Le monsieur hésite.

— Mais... mais, balbutie-t-il. Si l'on faisait parapher le papier par quelques autres personnes... »

Célimène est outrée de ce conseil.

— Allez, allez, dit-elle, impérieuse. On obéira. Je pense que mon nom suffit !

Le sigisbée s'inclina très bas, s'empressa. Hélas ! il était trop tard !... Déjà M. Noté lançait *la Marseillaise* avec cette ardeur que seul un Belge peut apporter à chanter notre hymne national...

... Et Célimène partit furieuse, jurant qu'on ne la reverrait plus aux banquets des Beaux-Arts, infortunée convive...

Littérature militaire (suite)

EXTRAITS DE PUNITIONS

... excitait la nature par des mouvements précipités. (Sergent infirmier Val-de-Grâce.)

... avait entre sa paillasse et son matelas du pain pour manger pendant son sommeil (22^e section de C. C. A. La Rapée).

... est sorti à une heure indéterminée de la nuit et n'est rentré que trois heures après (103^e Infanterie).

... avait à son pantalon n^o 2 un bouton cousu avec du fil blanc noirci avec de l'encre rouge (103^e Infanterie).

... sur une observation que lui faisait son officier, a répondu avec insolence en soufflant violemment dans son instrument. (Chef de musique du 102^e Infanterie.)

... a prétexté un décès de famille pour aller se livrer à la boisson, ce qui a été reconnu faux. (Ecole de Guerre.)

... revenant de permission, s'est fait vomir volontairement pour démontrer à ses camarades combien il avait bu et mangé pendant sa permission.

... ces deux militaires après être rentrés par escalade en montant sur une des petites échelles dites de « porte-manteau » dans la cave du caporal se sont emparés de trois bouteilles de vin cacheté. Après les avoir bues, ils les ont jetées par-dessus le mur du poste ce qui a occasionné la mort d'une lapine pleine qui se trouvait dans un clapier contigu au poste pour laquelle le propriétaire a réclamé trente francs à raison de 7 petites bêtes mortes avant terme (Adjudant chef de poste pompiers rue Malar.)

... a pissé par la fenêtre en zigzagant pour amortir la chute.

◊ Le chanteur bien connu ◊

L'enfant de volupté passe devant un petit concert de quartier. Il regarde l'affiche, il est séduit et se présente au contrôle.

— « Je suis M. Gabriele d'Annunzio », murmure-t-il en souriant et en tendant sa carte à un jeune homme. L'éphèbe ne bronche pas, tourne et retourne le bristol. Ce nom-là, évidemment, ne lui dit rien.

Enfin, le cerbère se décide à consulter un gros bonhomme en habit qui est debout à l'entrée de la salle et qui vient vers le poète du *Chèvrefeuille*.

— « Voyons, fait celui-ci qui s'impatiente, ne me connaissez-vous pas ? »

Le gros bonhomme sourit, hausse les épaules :

— « Mais si, mais si, d'Annunzio, vous pensez, j'ai bien entendu parler !... Seulement qu'est-ce que vous voulez. On ne peut pas coller des entrées à tout le monde ! Où irions-nous s'il fallait placer tous les chanteurs italiens de passage à Paris ? »

L'esprit de M. Anatole France est hanté par un problème.

Le maître sait que cet été, pendant son séjour dans une ville allemande une sienne admiratrice du lieu, Mme J. . . , a fait parvenir à son hôtel trois magnifiques bouquets. Or, ces bouquets, jamais l'indocile Académicien ne les a vus.

Donnons le mot de l'énigme. Dans le même *gasthaus* que le grand écrivain gîtait une petite chanteuse de café-concert, Mlle Adeline France. Ce fut à elle que par erreur on remit les gerbes avec la carte de la dame. Aux premières roses, la divette montra quelque surprise. Au second envoi du fleuriste, elle commença de s'inquiéter. Enfin, aux derniers œillets, Mlle France fit éclater une sincère indignation :

— Je sais bien, cria-t-elle, que les hommes de ce patelin n'aiment pas les femmes . . . mais si les femmes se mettent à me courir après, alors, c'est du propre ! »

Et Mme V. . . reçut une lettre indignée, flétrissant, en un style imagé, les prêtresses de Lesbos . . . Mais oyez le miracle ! Depuis cette missive, la belle Allemande délaisse Thaïs, Jérôme Coignard, la famille Bergeret et Crainquebille lui-même pour les *Chansons de Bilitis*.



ÉCRIVAINS, VAINS ÉCRITS

LA MAISON BLANCHE, par LÉON WERTH
(FASQUELLE, éditeur.)

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai reçu le livre de Léon Werth.

Je connais Werth depuis longtemps. Il ne me plaît pas toujours. Il m'agace même quelquefois. Certains de ses articles sont comme ces jeux de constructions de pierres taillées. La maison est jolie. Les matériaux sont solides. Il ne manque que du ciment entre chaque pierre.

J'ouvris La Maison Blanche ; aussitôt le charme opéra. Je ne le fermai qu'après l'avoir terminé. C'est un livre « fascinant ».

C'est simplement l'histoire d'un homme et d'une maladie qu'il eut.

Léon Werth nous relate d'abord l'éveil de l'adolescent ; ses débuts, et quels débuts ! dans les lettres. Puis la maladie grave et douloureuse qui pouvait l'emporter.

La Maison Blanche, c'est la maison de santé où il souffrit.

Il ne pleure, ni ne gémit. Il souffre affreusement et il le dit.

Il n'aime pas sa souffrance. Il ne la hait pas non plus : elle est à ce moment partie de lui-même. Et par elle il s'affirme un peu plus. Il existe. Il note ses impressions, ses sensations, vigoureusement, sainement.

Sans son mal il se serait moins senti un homme. Son domaine s'élargit. Son esprit s'agrandit, se purifie. Ses sens s'amplifient. Celui qui a souffert dans son corps en connaît mieux la valeur et la force.

**

On sent, éparse, l'influence de Charles-Louis Philippe. Oui. Mais sait-on que Werth fut l'ami de Philippe ? Quelle part d'influence réciproque subirent-ils ? Peut-on le savoir ?

Tels passages, purement anecdotiques, sont très Mirbeau, trop Mirbeau. Et après ? Mirbeau n'est-il pas un Maître, un vrai, un grand maître ? Connaissez-vous, aujourd'hui, un écrivain de sa force, de son génie ? Et Werth n'a-t-il pas le droit d'être son « disciple » ?

On ne le lui a pas imposé celui-là. Il l'a choisi. Il l'a choisi parce qu'... Si vous n'êtes pas capables de savoir pourquoi, ne lisez jamais aucun livre et allez jouer aux boules.

PUCK.



'EST de Breton qu'il faut parler ! criaient quelques farouches guesdistes à Hervé, au congrès socialiste d'Amiens.

— Breton ! Mais il devrait être ici, à côté de moi, avait répondu le « général », toujours souriant.

Mais qu'en pensait Breton ?

Nous sommes allés le lui demander, dans la petite maison qu'il habite au diablé vauvert, boulevard Soult, une voie éventrée qui longe les fortifications et où on n'entend guère que la voix rauque des sergents « dressant » leurs hommes.

Chez Breton, on se sent de suite « ailleurs », les bruits de la cité ne montent pas jusque là. On se croirait chez un philosophe très vieux et très sage. Seulement dans un fauteuil, où l'on s'attend à voir quelque vieux ou encore le chien de M. Bergeret, une poupée semble rêver à des choses très lointaines. Ce grave philosophe n'est qu'un bon père de famille.

Nous causons,

— Hervé, mais il est épatant ! nous dit Breton dès que nous lui avons exposé l'objet de notre visite. Il a dit tout ce que j'aurais pu dire, mieux que Thomas et que Varenne qui hésitèrent encore un peu. Sûrement que si j'avais été là, j'aurais été à ses côtés.

— Au fait, pourquoi n'y étiez vous pas ? ..

Un geste vague, puis :

— Voyez-vous, j'avais bien prévu l'évolution du parti socialiste : elle était fatale. Mais je ne l'ai jamais espérée si prompte. Sans cela...

— Sans cela ?

— Eh bien ! pourquoi ne pas le dire tout de suite : je me serais sans doute trouvé à côté d'Hervé.

Les socialistes unifiés du Cher en sont sans doute convaincus. N'ont-ils pas dit, au Congrès d'Amiens, qu'ils avaient hésité à présenter un candidat contre vous, et que de toutes façons ils voteront pour vous au second tour ?

— Mais oui, dans le Cher, on est entre braves gens. On s'entend à merveille. D'ailleurs, dimanche prochain, à Paris, se réunira le Congrès des socialistes indépendants, on « bloquera » à fond, et cela achèvera de dissiper bien des malentendus.

— Alors, vous ne regrettez pas de ne pas vous être trouvé à Amiens ?

Breton pourrait, en guise de réponse, fredonner l'air connu :

« A quoi bon les regrets... »

Il n'ose peut-être pas, mais c'est assurément le fond de sa pensée.

Et faute de pouvoir être à côté d'Hervé, il nous dit qu'il se propose de faire du parti républicain socialiste un peu comme un trait d'union entre les socialistes unifiés et le reste du parti républicain.

Mais tandis qu'il parle, nous nous demandons pourquoi il ne s'est trouvé personne à Amiens pour demander pour ceux qui partirent sans trahir, une amnistie large et généreuse. Ce serait bien le tour des socialistes d'accorder l'amnistie !

Breton et quelques autres, dans le parti socialiste, ne feraient d'ailleurs pas mal du tout dans l'Unité.

« Oublions le passé... Reviens... »

• Pourquoi pas ?

LES PLANCHES

CES MESSIEURS, AU CINÉMA !

Le développement du cinéma apparaît, dans le domaine littéraire, comme un des événements les plus caractéristiques. Il n'est humble quartier qui n'ait son écran vivant. Acteurs, auteurs s'y adonnent avec fruit, s'y spécialisent. La mode elle-même s'y porte follement. Auto-cinéma, plaisirs voisins : on brûle l'univers avec curiosité. Si vraiment le théâtre a pour but de distraire, vive le théâtre cinématographique !

Dans la plupart de nos pièces, la parole est superfluité. Tant d'auteurs ne savent écrire que c'est pour eux une bonne fortune d'avoir enfin des interprètes silencieux ; tant d'auteurs ne savent penser que c'est bonheur pour eux de ne plus paatager dans la psychologie lamentable où ils nous égaraient. Tant d'auteurs, soumis aux unités qu'exige le théâtre, n'auront plus à dépenser des trésors d'habileté, inutiles désormais. Grâce au cinéma, on se déplace avec une aisance admirable. Ressource féconde et qu'il ne faut pas mépriser ! Au théâtre, l'auteur enferme, immobilise ses personnages ; au cinéma il les suit. Un acte au théâtre est clos ; au cinéma, il a l'espace. Pourquoi ne se révélerait-il pas quelque tempérament génial dont les qualités visuelles, rappelant celles d'un Shakespeare, s'exprimeraient par le film ?

Cependant, le film se refusera toujours à l'analyse psychologique ; il n'exprime que les manifestations extérieures et les émotions extrêmes ; quelle que soit la finesse de l'acteur, il est sommaire, nécessairement ; les nuances lui sont interdites : il connaît les passions, non les sentiments ; il exprime les évolutions brusques, mais non la complexité d'un caractère. La vie lui apparaît comme un vaudeville, ou comme un drame.

Et voici notre grand espoir : que nombre de fournisseurs, renonçant à des vertus qu'ils reconnaîtront n'avoir pas, cessent d'envahir nos grandes scènes et portent ailleurs avec autant de profit, des dons certains. Ils feront mieux et plus rapidement, plus gros et plus vraisemblable : il leur sera loisible de considérer l'art à la manière d'un sport. Au cinéma ! Au cinéma, les émules de d'Ennery et de Sardou. I...

Pour tous ceux qui s'imaginent que la douleur et l'amour s'expriment par des yeux levés au ciel, des coups de poing sur le cœur ou sur une table, et qui se contentaient de commenter tant bien que mal ces gestes significatifs, voilà la carrière rêvée. Quelles expositions pénibles, quels efforts pour nouer l'action, quels flots de mauvaise rhétorique, quels barbarismes seront épargnés ! Sans commentaire, les exploits d'un Sherlock se dérouleront plus pathétiques ; sans commentaire aussi tel macabre scénario ou tel imbroglio de vaudeville. Tout ce qui n'est qu'action pure, tout ce qui peut s'objectiver sans l'aide subtil du langage s'accommodera de cette pantomime infiniment rapide, mobile et multiple.

De même que la photographie et les procédés de reproduction mécanique éloignent aujourd'hui l'artiste de la copie servile du réel, de même il se pourrait que le succès du cinéma permît l'avènement d'un théâtre qui, dégagé d'un pénible réalisme, interprète la vie, généralise, poétise, et cesse enfin de se soumettre aux prétendues « nécessités de l'action », dogme incontesté, absolu, mais qui de jour en jour apparaîtra plus discutable !

C. R. M.

AUTOUR D'UN RUBAN ROUGE

Nous nous sommes fait l'écho d'un bruit, assez justifié d'ailleurs, qui courait avec persistance dans les milieux théâtraux. Il semblait certain que Mme Rasimi, directrice de Ba-Ta-Clan, fût sur le point d'acquérir le Théâtre Réjane.

La nouvelle était un peu prématurée. Les deux directrices sont, en effet, entrées en pourparlers. Mais au dernier moment, Mme Réjane s'est ravisée.

La raison ?

La créatrice de Mme Sans-Gêne admet difficilement la distinction dont sa rivale, Mme Sarah Bernhardt, a été honorée.

Mme Réjane, elle aussi, a de rouges espoirs...

Elle s'est dit avec raison, peut-être, qu'il lui serait plus facile d'obtenir la « décoration » comme directrice de théâtre que comme actrice.

Et pourtant, celle-ci vaut mieux que celle-là !

LE THÉÂTRE POUR « VOYELLES »

On vient d'inaugurer rue de l'Entrepôt un bien curieux théâtre.

Le spectacle d'ouverture de la Comédie Parisienne est composé par des auteurs et joué par des acteurs dont les noms sont tous terminés en O, en A ou en I.

La Revue est de MM. Parodi et Grégorio. La comédie de M. Casella est jouée par Mlle Linska.

On y a entendu Mlle Geraldine dans un prologue en vers. Mlle Kerby, Mlle Tanita, M. Angot interprètent les comédies de MM. Rigny et Conti.

Voilà une curieuse réalisation du Théâtre pour Voyelles.

EGO SUM « MOY »

Lorsque Tristan Bernard écrivit il y a quelques dix ans *l'Ile déserte* en collaboration avec Jules Moy, notre Tristan national n'était pas encore décoré.

La comédie polissonne et guillerette que vient de représenter avec succès le Théâtre Impérial, a donc été jouée au Tréteau Royal sous la double signature de Bernard et Moy.

L'auteur de *Jeanne Dorée* a été fait depuis lors officier de la Légion d'honneur et Tristan Bernard a craint de se « déshonorer » en apposant son nom aux côtés de son ancien collaborateur pour la reprise de *l'Ile déserte*.

Jules se lamente :

« Notre comédie, disait-il l'autre soir, est maintenant du seul Moy... de moi seulement... Tristan est un lâcheur ! Tristan pense sans doute que seule *Jeanne Dorée* vaut une bonne renommée ! »

LES COURTISANES DE LA GRAISSE

Le flâneur, depuis quelque temps, voit, au confluent de la rue de Bondy et du boulevard, un étrange va-et-vient... Ce ne sont, l'après-midi, vers la porte Saint-Martin, que femmes unissant à la hauteur de Morton la corpulence de Jeanne Bloch, colosses du beau sexe qui se dirigent vers la Renaissance. Ce théâtre veut-il recruter des Amazones-Cent-Gardes ?

Rassurez-vous, les intentions directoriales sont moins belli-

queuses. Il s'agit d'esthétique, tout simplement. Les gazettes, les revuistes ayant blagué l'ampleur, sinon du jeu au moins des formes de Mme Cora Laparcerie, la patronne exige des repoussoirs. Il lui faut maintenant des partenaires auprès desquelles Mlle Yrven elle-même semblerait un léger fêtu ! La Chrysin de demain veut paraître svelte. Aussi demande-t-elle des figurantes colossales permettant des comparaisons avantageuses — avantageuses pour elle, cela va de soi !

Plus d'une respectable matrone qui croyait « faire l'affaire » a vu dédaigner sa taille de cuirassier et ses cent kilos... « Trop petite ! dit la directrice de la Renaissance et beaucoup, beaucoup trop maigre ! » La candidate est déçue mais ne quinque mot et s'en va, secrètement flattée par cette appréciation, qui se trouve être un hommage inattendu...

... Vous qui tenez à figurer dans *Aphrodite*, petites grenouilles montmartroises, tâchez à devenir aussi grosses que des... bœufs !

TOUT CE QUI BRILLE...

De la pénombre d'une loge d'avant-scène, un profil se détache, hautain et dédaigneux. Une lèvre, avivée de carmin, esquisse une moue distante : Mme Cécile Sorel écoute *Un Grand Bourgeois*.

Et dans cette salle où la simplicité vestimentaire semble une règle de bon goût, notre coquette nationale et officielle arbore une toilette éblouissante où des paillettes d'or scintillent aux lumières.

Sur sa gorge : de l'or. De l'or dans ses cheveux. De l'or, de l'or partout.

Et Marcelle Yrven, dont la solide grâce sourit tout près de là, murmure à son voisin ébloui :

— Dame, elle est habillée en grande bourgeoise.

SON SECRÉTAIRE

M. Kistemaekers est désespéré.

Son secrétaire — à la collaboration duquel il doit à peu près tous ses succès — vient de le quitter pour faire des comédies et les signer tout seul...

Or, M. Kistemaekers admet que son secrétaire soit à la peine, mais non point à l'honneur.

M. Kistemaekers vient d'entrer en pourparlers avec un jeune journaliste humoriste... qui deviendra, sans doute, son nouveau secrétaire anonyme.

Il est possible que l'auteur de *la Flambée* change alors de manière et fasse désormais des pièces gaies !

Public réjouis toi !!

LA CHANSON DU PEUPLE

Tous les dimanches soir, au Palais des Fêtes, 199, rue Saint-Martin, (Métro : Etienne-Marcel) grande soirée artistique. — Dimanche 8 février ; Juliette Dorsan, de l'Opéra ; Marguerite Greyval ; Broka ; Mévisto aîné ; Marcel Legay ; Anne de Bercy ; le Tenor Géraldi, etc. Entrée publique : 1 franc et 1 fr. 50.



LA MANIÈRE... CARRÉE

La Comédie-Française trouve un maître dans la personne de son nouvel administrateur-général. Rien n'est plus amusant que la stupeur causée par ce changement d'habitudes dans l'aimable troupe des pensionnaires et des sociétaires. Déjà la menace de coupes sombres dans la noble phalange avait fait couler quelques larmes et causé bien des inquiétudes. Il est juste de dire qu'elles justifiaient, par contre, les plus légitimes espoirs de jeunes artistes particulièrement dignes d'intrare.

La récente modification du Décret de Moscou, réalisée d'accord avec M. Viviani, — un ministre qui, décidément, saura défendre la cause du théâtre, — a marqué plus fermement encore la volonté d'imposer aux comédiens français le légitime souci de leurs responsabilités, de leurs devoirs.

Adieu les lointaines et fructueuses tournées, les hâtives représentations à Paris, entre deux départs ; celui qui a l'honneur de concourir à cette belle entreprise éternelle de défense du génie français qu'est la Maison de Molière, devra se contenter des émoluments — d'ailleurs coquets ! — qu'elle attribue à ses collaborateurs !

Reconnaissons que nul n'a osé protester !

Pas même M. Emile Mas, le benjamin des fonctionnaires de la Maison, qu'il eût été plaisant de voir passer de l'autre côté de la barricade et se solidariser avec les camarades !

Mais non ! M. Emile Mas est resté logique avec lui-même et, sans doute, tous dans la glorieuse cohorte, vont tenir à honneur de ne plus songer qu'à leur tâche !

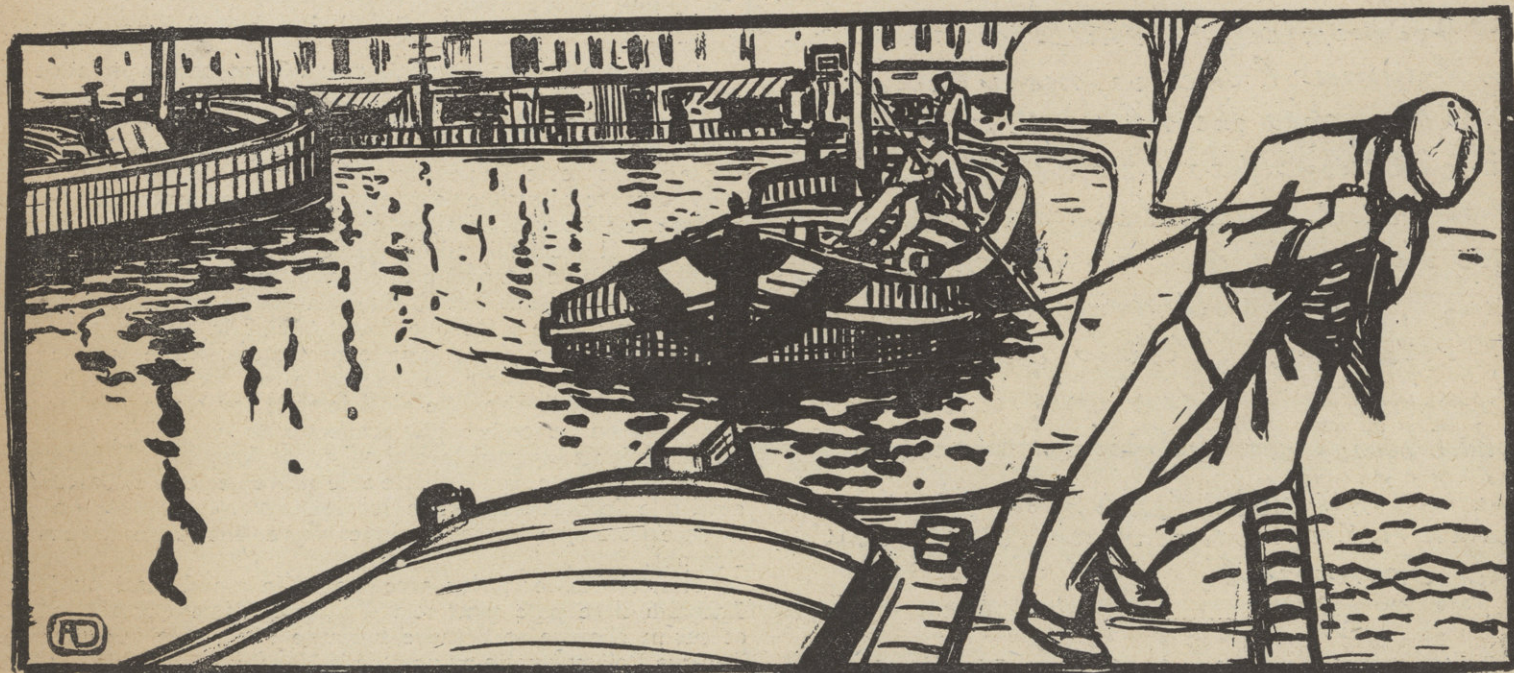
C'est un sujet de scène de moins pour les Revues de fin d'année, mais une chance de plus pour que nos chefs-d'œuvre dramatiques soient bien servis !

DON JOSÉ.

P.-S. — En relisant mon dernier « filet » du *Bonnet Rouge*, je me rends compte que la concision d'appréciations générales sur les Apaches de théâtre, semble m'avoir entraîné à quelque injustice envers la pièce qui les avait motivées. Il ne faut jamais être injuste, surtout devant un effort de sincérité, d'honnêteté, de franchise.

M. Georges Fabri a fait cet effort dans « Pour l'honneur... vers la gloire ! » Il a combattu courageusement la peine de mort, plaidé, chemin faisant, pour l'enfance abandonnée, opposé aux parias les ouvriers « honnêtes ». Je m'en voudrais de ne pas dire combien je préfère cette besogne à telle pommade dramatique.

D. J.



LA RUE

(Dessin de DESLIGNÈRES.)

GUERIE!

ELIXIR

de la
F. d. G.

NOUVELLE

ATTESTATION



ARISTIDE

de la
F. d. G.

Apaisement
de

L'organisme

M^{lle} MARIANNE F...

nous écrit :

Je désespérais de tout, j'avais l'estomac rempli de réformes, j'étais pleine d'impôts et encombrée de parasites, j'avais essayé de plusieurs régimes sans succès et je ne savais plus à quel parti me vouer, le D^r Clémenceau m'avait condamnée et l'abbé Lermire m'avait donné l'extrême onction. Je n'avais plus qu'à mourir. C'est alors que sur les conseils d'une sainte personne j'essayai de l'élixir Aristide de la Fédération des Gauches dont j'avais entendu parler. Aussitôt mon sommeil revint, mon haleine embauma l'encens, mon embonpoint reprit, mes membres de gauche qui ne valaient pas grand'chose se remuèrent aussi bien que mes membres de droite qui ne valaient plus rien, mon teint redevint de lys et breand! j'étais sauvée!!! Aussi à toute personne ne sachant à qui donner ses voix je recommande de l'élixir Aristide souverain pour retrouver l'appétit et le sommeil.

Se trouve dans toutes les bonnes Pharmacies
du Centre et de la Droite.

COLONIAUX

LES PROCÉDÉS DE M. LOISY



BIEN que nous nous soyons déjà bien attardés sur la personnalité de l'ineffable M. Loisy, nous croyons utile d'y revenir à nouveau. Nous avons narré quelques-unes des petites malpropretés employées par le sire à l'égard de son « camarade » Dujour. Il est de notre devoir aujourd'hui d'exposer au grand jour son acharnement contre la plus belle de nos figures coloniales : Fernand Foureau.

Arrivé à la Martinique, sous les ordres de l'Inspecteur général des colonies Méray, François-Xavier Loisy prend de suite contact avec les adversaires de Foureau : il se lie à eux et, par basse jalousie pour le grand Français et le républicain intègre — dont nous déplorons vivement la disparition brusque et prématurée —, il s'ingénie à lui créer mille et une difficultés en laissant entendre que le gouverneur n'a pas l'approbation et l'appui de son ministre. Il critique son administration républicaine et la traite de « politique nègre ». Il fait savoir à tous les échos qu'il est l'ami de M. Lebrun, il déclare qu'il a été son condisciple à Polytechnique. Il crie haut et fort aux oreilles de son chef, M. Méray : « Je dirai ceci à Lebrun, je dirai cela à Lebrun... »

Enfin il quitte la Martinique après avoir sablé le champagne aux succès des adversaires de Foureau, de ceux-là qui n'avaient cessé depuis 1908 de calomnier le gouverneur probe et démocrate soit sur place soit à Paris. Au moment de s'embarquer il déclare que Foureau sera rappelé, qu'il en fait son affaire.

La discussion du budget des colonies arrive. Loisy trompe son ministre — il est devenu chef de cabinet — qui, incapable de répondre à un parlementaire mulâtre, depuis longtemps brouillé avec l'honnêteté intellectuelle, ne couvre pas son subordonné, lequel n'a rien à se reprocher que sa droiture et son républicanisme...

On parle de pension nationale.

Foureau rentre en France. Il demande ce qu'on lui reproche. La nomination de préposés de contributions. Foureau met sous les yeux du ministre interdit une dépêche signée de sa main l'autorisant à le faire.

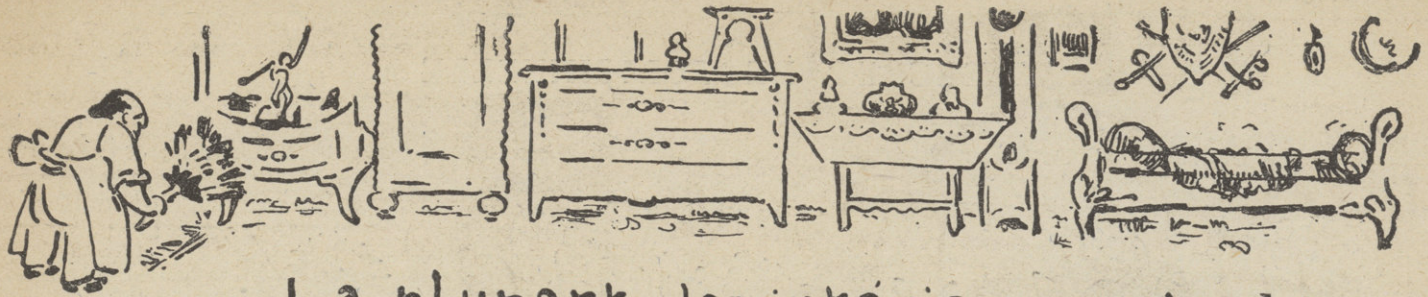
On continue de parler de pension nationale. On chicane sur le principe et sur le chiffre ainsi que l'a dit le *Bonnet Rouge*. François Xavier Loisy déclare que même 12.000 francs c'est trop, que 7.000 francs suffisent, que lui l'illustre inspecteur n'aura que 6.000 francs de retraite. Quelle modestie a cet homme ! La chicane dure, Loisy mande Foureau et le prie, au nom du ministre Morel, en villégiature dans la Loire, de demander sa mise en disponibilité. Il lui offre une mission hypothétique en Afrique Occidentale pour y étudier l'application des lois de mutualité ou en Algérie du Sud pour se rendre compte du mouvement snoussiste. Foureau, malgré son état de santé, répond en se mettant à la disposition du ministre pour rejoindre son poste de gouverneur de la Martinique s'il y a urgence. Loisy menace Foureau de la disponibilité. Un parlementaire honnête et énergique intervient alors comminatoirement auprès de Barthou : la vilaine machination de Loisy échoue.

On reparle de la pension nationale... On prépare le projet de loi, mais Loisy trouve que le rapport détaille trop les services rendus par l'éminent explorateur, il en fait établir un autre de quelques lignes. Mais sous la poussée de l'opinion, il se voit obligé de reprendre le premier texte. La pension est enfin votée.

Foureau est brusquement terrassé par une pneumonie grippale contractée alors qu'il faisait acte de républicain à un banquet maçonnique. Il meurt. François-Xavier Loisy s'acharne contre le grand mort. Il veut à tout prix éviter qu'on lui rende les honneurs suprêmes qui lui sont dus. Et du dimanche 18 au mercredi soir 21 c'est une véritable lutte que doit soutenir la veuve éplorée et vraiment digne de la plus grande admiration. Notre homme fixe, sans consulter personne, les funérailles au mercredi 21 janvier à 2 h. après midi. Il espère ainsi jeter le trouble, empêcher une manifestation de respectueuse et affectueuse sympathie, de reconnaissance émue à l'égard de celui qui a tout donné de lui à la France et à la République. Son ministre et le gouvernement, enfin éclairés, ainsi que l'ont fait connaître les *Annales coloniales* renversent l'édifice jésuitique, et des obsèques dignes sont faites à Fernand Foureau.

François-Xavier Loisy accompagne le grand mort au Père-Lachaise, il se pare pour cela d'un gilet démesurément ouvert et sur la chemise se détache, hurlante, une régale vert-pomme. Lorsque Delmont parle au nom de la Martinique, le triste sire fait une grimace ironique.

Cet homme n'est pas qu'un jésuite, c'est aussi un goujat.



La plupart des intérieurs actuels, encombrés des échantillons les plus disparates des styles d'autrefois, ressemblent à des boutiques de bric-à-brac. Et les plus somptueux font penser à des salles de musée.

Le vrai goût n'exige pas qu'un meuble soit couvert de sculptures dont les saillies retiendront la poussière. La beauté d'un meuble n'est pas dans les ornements surajoutés, mais dans sa proportion, dans la perfection de son exécution, dans la qualité, le choix, la mise en valeur des matériaux employés.



Un meuble n'est beau que si la forme en est adaptée à la fonction. Donc un meuble n'est beau que s'il est confortable et pratique.

Il ne suffit pas

de rassembler de beaux meubles et de belles tentures. Il faut qu'une volonté ait ordonné l'économie d'une pièce.



c'est pourquoi les

ATELIERS MODERNES



Se chargent de régler les détails de forme ou de couleur en vue d'une harmonie d'ensemble et peuvent réaliser l'installation complète de tout intérieur.

Il est bien plus onéreux d'acheter de vieux meubles que de confier l'installation de votre intérieur aux

ATELIERS MODERNES dirigés par
FRANCIS JOURDAIN

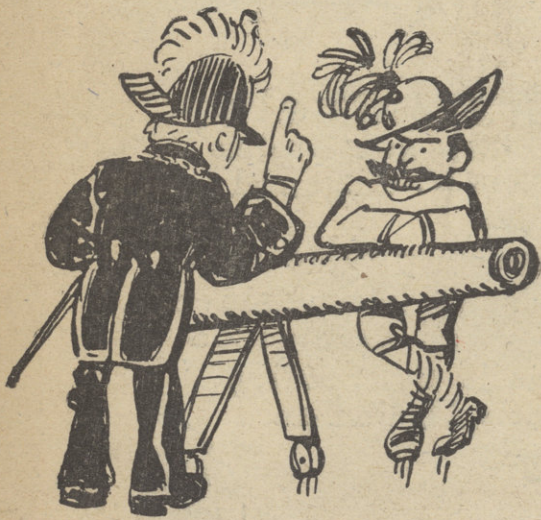
A ESBLY

SEINE et MARNE

Téléphone n° 18

Sur demande les Ateliers Modernes adressent tous renseignements, devis et projets.

LE SECRET DE POLICHINELLE



— Ce canon est un secret, il possède un frein qui en fait une arme unique. La France consent à le vendre à l'Italie, mais que l'Allemagne n'en sache rien...



—...C'est grâce à mon secret, à notre secret, puis-je dire, puisque nous vous avons vendu l'arme, que vous avez vaincu, vaillants Serbes! Heureusement que les Allemands...



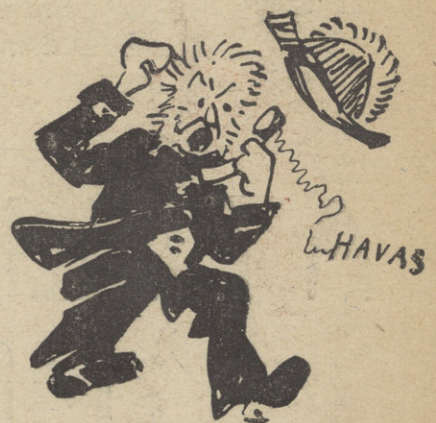
— Vous voulez de notre canon ? de notre grand secret ?... A votre disposition... Mais que votre alliée, que l'Allemagne l'ignore !...



—...Cette arme secrète nous l'avons vendue aux Italiens, aux Serbes, aux Chinois, aux Cafres, aux Papous, aux... Vous la voulez ? La voici! Mais surtout que l'Allemagne...



— Non ! ils ne le sauront jamais !... Non !... les Allemands ne le sauront jamais !...



— Hein ?... Quoi ?... Notre secret ?... Les Allemands vont le surprendre ?... Nom de Dieu !...



— ...Monsieur l'Ambassadeur !... notre secret !... Les Allemands vont le connaître... Ah ! Monsieur Delcassé !... vous devez être au courant... De grâce !...



— ...Il suffit ! Je vais m'informer.



— Monsieur l'ingénieur, il paraîtrait que notre secret... — Le secret ?... mais il est tout à fait bien gardé à Berlin...

POUTOLOFF
AND CO
GESELSTAFF
PETERSBOURG
PARIS-BERLIN

